

TRIBUNE. Quand l'espèce humaine dépasse les bornes

Par Arthur Keller Publié le 29 juillet 2019 à 19h30

Arthur Keller est spécialiste des risques systémiques, des stratégies de résilience et du storytelling comme outil de transformation. Il intervient comme enseignant à l'école des Ponts et, à partir de septembre, à l'école des Mines.

Ce lundi 29 juillet, c'est officiel, nous avons passé le désormais fameux « jour du dépassement ». Ce n'est pas là un concept perfide d'« ayatollahs verts » comme certains voudraient le faire croire, mais [le résultat des travaux du très sérieux Global Footprint Network](#), un think tank spécialisé dans la mesure de l'impact écologique des activités humaines.

Le jour du dépassement, [que j'évoquais dernièrement dans un épisode de la websérie « NEXT »](#), est un concept qui a été créé pour illustrer le fait que chaque année les activités humaines nécessitent l'utilisation de davantage de ressources que ce que la Terre peut régénérer en un an, émettent davantage de pollutions que ce que la Terre peut absorber en un an, et dégradent les écosystèmes au-delà de ce que la Terre peut réparer en un an.

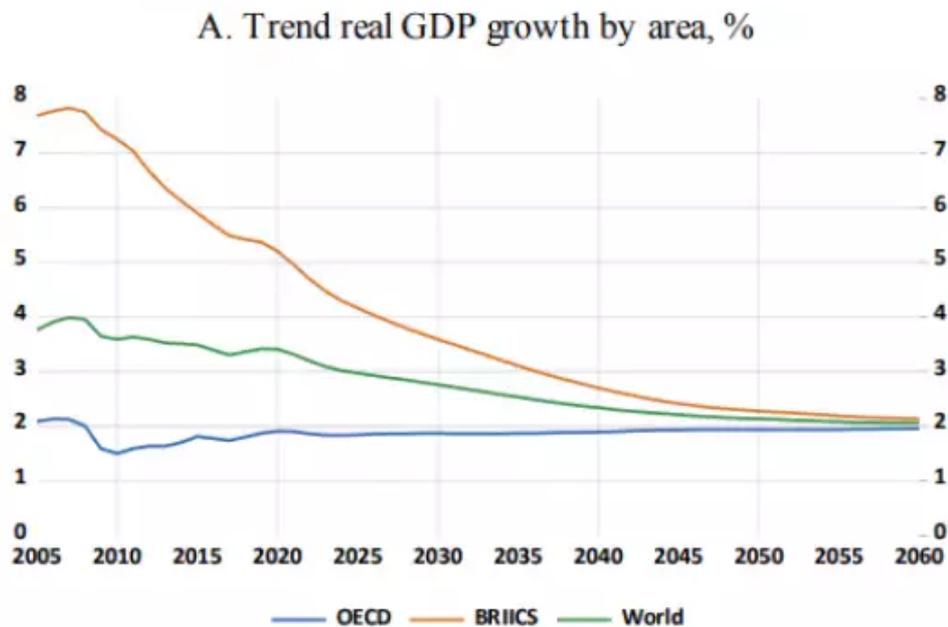
Au rythme actuel, d'après les évaluations officielles, l'humanité « utilise » pour ses activités l'équivalent de 1,75 planète Terre (or $365 \div 1,75 = 209$, c'est pourquoi le jour du dépassement tombe cette année le 29 juillet, 209^e jour de l'année). Les activités humaines, directement et indirectement, exploitent et saccagent ce monde comme si nous en avions un autre prêt à nous accueillir. Comme si les actes pouvaient être décorrélés de leurs conséquences. Un peu à l'image de quelqu'un qui adopterait un comportement suicidaire en toute insouciance, persuadé d'avoir une autre vie en cas d'accident. Comme dans un jeu vidéo.

Avertissement : ceci n'est pas un jeu vidéo.

On pourrait croire que les « gens intelligents » ont intégré ces concepts relativement accessibles. Hélas, dans la plupart des cas, l'esprit humain n'est pas rationnel : le comportement général des hommes est en réalité « rationalisant ». L'éminent psychologue Elliot Aronson [l'a mis en évidence](#) de façon éclatante dans les années 1960. Au lieu de chercher à vraiment comprendre le monde, l'esprit humain cherche les éléments qui lui permettent de rationaliser ses idées préconçues, ses idéaux, ses idéologies sous-jacentes. Tout un tas d'hypothèses implicites souvent inconscientes.

Voici ce que cela induit :

L'année dernière, l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) a produit des prévisions de croissance économique mondiale. Dans ces dernières, l'économie est censé continuer de croître, évoluant graduellement d'une croissance de 3,4 % par an en 2019 jusqu'à une croissance de 2 % par an en 2060. Cela revient implicitement à multiplier la taille de l'économie mondiale (= la quantité de biens et de services produits) par environ 2,6 au cours des quatre prochaines décennies. (Voir page 8 [de ce document](#), figure 1A, courbe verte.)



Les scénarios de croissance de l'OCDE jusqu'en 2060.

L'économie multipliée par 7 d'ici à 2100 ?

Quand, toujours en 2018, William Nordhaus, prix Nobel d'économie (enfin, lauréat du « prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel », le « prix Nobel d'économie » n'existant pas), copublie [un article](#) avec un professeur d'économie de l'université de Yale et un docteur en économie de l'environnement et des ressources de Yale dans lequel ils annoncent avec aplomb que le produit intérieur brut (PIB) par habitant mondial va augmenter de 2,03 % par an en moyenne jusqu'en 2100 (estimation médiane, avec une importante marge d'erreur, ce qui signifie qu'ils n'excluent pas que le PIB croisse plus)... sachant par ailleurs qu'ils incorporent dans leurs équations [les travaux d'un professeur de démographie](#) de l'université de Berkeley qui évalue la population mondiale en 2100 à 10,1 milliards, soit une croissance démographique de 30 % par rapport à 2018, année d'écriture de leur article... cela revient implicitement à multiplier la taille de l'économie mondiale par près de 7 entre 2018 et 2100 ($= 1,0203^{82} \times 1,3$).

Intégrons maintenant à l'équation le fait que l'humanité « consomme » aujourd'hui l'équivalent de 1,75 Terre et que cela entraîne déjà des dégradations profondes, souvent irréversibles, des systèmes de support de vie de la planète... et je vous laisse vous figurer l'aveuglement conceptuel et doctrinaire dans lequel baignent ces personnes bardées de diplômes et de titres, sur les publications desquelles s'appuient nombre de gouvernements et de gouvernants, bien commodément car cela leur permet de ne pas remettre en question leurs dogmes de pensée et leurs intérêts à court terme.

L'inverse d'un découplage PIB/impact écologique

Pour que l'économie croisse autant que ces gens intelligents le prévoient tout en rendant le monde soutenable (c'est-à-dire en faisant redescendre l'empreinte écologique en deçà d'une seule Terre consommée), il va falloir un sacré « découplage » entre le PIB et l'impact environnemental des activités humaines ! On nous promet en effet une multiplication par 2,6 voire par 7 du premier dans les prochaines décennies tandis qu'il nous faut une division par 1,75 du second dès que possible (pour bien comprendre, voir l'épisode de NEXT

précédemment évoqué).

Un découplage dont je rappelle qu'il n'a jamais été observé. A ce jour, à l'échelle mondiale (celle qui nous intéresse ici), on n'a pas réussi à produire davantage tout en consommant moins de ressources, [ainsi que l'ont démontré](#), sur la base de données officielles, l'anthropologue britannique Jason Hickel et le spécialiste grec d'économie écologique Giorgos Kallis. C'est aussi ce qui ressort du dernier rapport du GIER, le Groupe international d'experts sur les ressources, une instance des Nations unies, [qui a conclu dès 2016](#) que les flux de matières, depuis la fin du siècle dernier, ont crû plus vite que le PIB : c'est-à-dire que dans le monde réel, loin des élucubrations de M. Nordhaus et des litanies habituelles des dirigeants politiques et des institutions, on observe plutôt un « surcouplage », à savoir l'exact inverse d'un découplage.

Autant dire que miser l'avenir entier de nos sociétés sur l'hypothèse d'un découplage, dont nul ne peut démontrer la faisabilité et qui est contraire à l'expérience du monde réel, semble bien irresponsable – pour ne pas dire criminel étant données les implications. C'est pourtant l'unique stratégie, depuis les Trente Glorieuses, des dirigeants politiques et économiques de la quasi-totalité des pays ; c'est pourtant l'unique angle d'attaque des startups de la *GreenTech*, de la *SmartTech* et de la *CleanTech* ; c'est pourtant l'unique logique au cœur des politiques – désormais oxymoroniques – de « développement durable », de « croissance verte » et d'« économie circulaire ». L'hypothèse d'un découplage est au centre des conventions onusiennes sur le climat, le cadre de ces dernières étant défini par un texte de 1992 dans lequel est inscrit l'impératif de croissance économique ([voir ici](#), article 3, alinéa 5).

Ainsi, l'heure est venue de réaliser – et de faire en sorte que la Terre entière, cette Terre traitée comme si on pouvait faire sans elle, cette Terre maltraitée, réalise – que la vérité sort moins que jamais de la bouche des chantres du croissancisme, de l'illimitation, du solutionnisme technologique et des élites zélotes.

L'heure est à la coconstruction d'une résilience solidaire – question de dignité autant que de survie.